



MASSET, P., *L'empereur Mao. Essai sur le maoïsme*

Henri-Marie Guindon

Volume 37, numéro 2, 1981

Le salut. Recherches exégétiques et théologiques.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705856ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705856ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1981). Compte rendu de [MASSET, P., *L'empereur Mao. Essai sur le maoïsme*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(2), 237–238.
<https://doi.org/10.7202/705856ar>

L'accent mis sur l'un comme sur l'autre de ces extrêmes, Dieu et homme, risque de faire de l'inflation de l'un le détrimment de l'autre. « Les christologies actuelles donnent une grande importance à l'humanité de Jésus. Cet intérêt peut être une bonne défense contre un monophysisme possible et larvé. D'autre part, notre monde séculier où Dieu ne compte plus exige une optique plus anthropologique et existentielle des questions. Mais ce changement doit être fait sans blesser le contenu dogmatique. La figure de Jésus que nous présentent les théologiens radicaux de la mort de Dieu et autres, protestants ou catholiques, demeure trop confuse et diluée, sans consistance ontologique. On a parfois l'impression que la divinité de Jésus se dissipe, qu'elle est incompatible avec son humanité. Reconnaissons qu'il n'est pas facile de définir la liberté humaine et que même le mot « Dieu » demeure ambigu et équivoque dans notre monde séculier. Mais ces difficultés, loin de nous amener à nier l'humanité et la divinité de Jésus, nous invitent à interpréter correctement notre liberté et à découvrir le vrai visage de Dieu en Jésus. L'intuition thomiste rend possible cette recherche du fait qu'elle affirme que Jésus est homme véritable parce qu'il est l'humanité de Dieu » (p. 246).

La troisième partie du volume est une « *Vision christologique de notre réalité* », explication de ce que l'ouvrage a présenté jusqu'ici. « L'histoire du salut, Jésus lui-même, ont pour finalité la communion de l'homme avec Dieu et ce dans l'histoire. Notre époque a aussi ses caractéristiques et de notre sol nous devons être témoins du Ressuscité » (p. 249).

L'Auteur étudie alors « *l'Église et le Royaume* ». On peut considérer l'Église comme *institution*, avec ses structures juridiques et sacramentelles, ou selon *l'histoire*. En ce dernier cas, selon la loi de l'incarnation. Dans l'optique juridique, on pourrait distinguer l'Église *institutionnelle* qui, une fois organisée, en un deuxième temps, *évangéliserait*. Cette position cependant pourrait dégénérer en une priorité absorbante de l'institution sur la mission et le royaume qui, selon l'évangile, doit être toujours à faire. Si, au contraire, nous acceptons l'optique historique, la *mission* et la suite de Jésus, cette communion de vie et cette ouverture inconditionnelle à la volonté du Père seront le prioritaire dans l'Église, ce qui définit, justifie et donne valeur à toute l'institution ecclésiale.

Une telle vision donnera pareillement lieu à une double interprétation de la foi, la première

veillant à l'orthodoxie, la deuxième, à une orthopraxis pour arriver à la transformation de ce monde dans l'amour et la justice. La tension entre les deux est inévitable. La conséquence de cette seconde optique explique que l'on se tourne vers une église des pauvres, non pas simplement par optimisme intra-historique comme si la solution devait venir de la lutte des classes sociales, pas davantage par opportunisme et la confiance de ce qu'une classe privilégiée qu'on appelle ou non le prolétariat ait en ses mains un monde meilleur. L'Église opte pour les pauvres en suivant la préférence de Jésus, comme annonce de l'égalité de tous les hommes.

« Notre culture s'est tournée définitivement vers l'avenir, un avenir meilleur que les hommes doivent créer. Le chrétien qui vit dans cette culture et participe à ses aspirations, aura à découvrir Dieu dans cet avenir de l'homme. « Celui qui vient », formule de tradition biblique, sera traduit comme « celui qui nous ouvre le futur, nous donne la possibilité de créer le nouveau. »

Henri-M. GUINDON, s.m.m.

P.MASSET, *L'empereur Mao*, essai sur le maoïsme, Coll. « Le Sycamore » Série « Chrétiens d'aujourd'hui » 5, P. Lethielleux, Paris, 1979, XII-308 pages, 14 × 22 cm.

C'est au moment où Chiang Ching (Jiang Qing), veuve de Mao, affronte un procès qui, vraisemblablement, aboutira à une condamnation à mort que ces lignes sont écrites. Cet événement redonne une nouvelle actualité à celui que le titre du présent volume désigne comme « l'empereur Mao ».

Après l'exposé de l'Auteur, personne ne trouvera le terme trop fort et n'aura de peine à souscrire à la thèse que développe cet ouvrage, à savoir que, sous le masque marxiste, Mao est resté profondément, essentiellement chinois. En ce sens, « la figure de Mao Tsé-Toung est appelée à rejoindre dans l'histoire celle des grands empereurs chinois » (p. IX). « C'est beaucoup plus par référence à la pensée chinoise traditionnelle et aux empereurs qui l'ont incarnée dans l'histoire qu'en référence à la doctrine marxiste que la pensée et l'action de Mao peuvent se comprendre en vérité » (*Ibid.*).

Il est impossible de bien écrire de Mao sans être bien au fait de toute l'histoire de la Chine

aussi bien que de l'idéologie marxiste. À ce point de vue, l'Auteur était tout à fait qualifié pour le faire. Son ouvrage est le fruit d'une longue et minutieuse étude aussi bien de l'histoire plus que trois fois millénaire de la Chine que des écrits et des actes de Mao. Il est de plus spécialisé dans le marxisme sur lequel il a publié un ouvrage. C'est seulement au terme de toutes ces études qu'il est en mesure d'avancer que « Mao n'est pas marxiste, il est Chinois. De saisir le sens profond du maoïsme. De comprendre que cet apparent marxisme n'est qu'un pseudo-marxisme. Qu'il est au vrai un national-communisme. Un nationalisme, un communisme... De comprendre que Mao est un Empereur chinois du 20^e siècle » (p. 10).

En réalité, ce que Mao a tenté d'édifier, c'est la Chine de toujours, comme des retrouvailles de son identité. Citant un mot d'Alain Peyrefitte, un autre sinologue, qui a signé la Préface de son volume, l'Auteur nous dit bien : « Le communisme a été vécu en Chine cinq mille ans avant Marx ».

L'affirmation n'est pas gratuite. Elle s'appuie sur l'histoire aussi loin que du 15^e siècle environ jusqu'au 5^e ou 4^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce que Marx, dans son « *Capital* », appelle le « mode de production asiatique » correspond précisément à un type d'organisation économique qui est un système complet de production où chaque communauté rurale était collectivement propriétaire de la terre. On la partageait de manière uniforme entre tous les cultivateurs selon une répartition appelée le dispositif des « damiers ». De grands carrés de champs étaient divisés en neuf parties égales de cent arpents chacune. Huit de ces carrés étaient donnés à huit familles qui devaient cultiver ensemble le neuvième pour le compte du despote local ou de l'État.

Ce collectivisme apparaît encore sous diverses formes dans les prestations en nature ou en travail que les familles devaient se fournir les unes aux autres. On peut trouver là l'embryon des communes populaires de Mao, même s'il y eut évolution dans cette conception de la propriété, de la propriété collective à la propriété privée. À vrai dire, cette notion toujours plus ou moins mal définie, qui alternait perpétuellement entre une distribution de la propriété commune à la centralisation de l'État, ne recouvre pas exactement ce que nous reconnaissons en général au propriétaire.

C'est ainsi que sous un langage apparemment semblable, Mao n'exprime pas toujours exactement les mêmes idées que le marxisme. Ainsi les

notions de prolétariat et de dictature du prolétariat qui se rencontrent chez lui. Chez Mao, il s'agit plutôt de « peuple » que de « prolétariat », de « populisme » que de « marxisme ». « Le Peuple, dit-il, est la chose la plus précieuse du monde ». Or ce peuple, ce sont surtout les paysans, cette masse laborieuse, pauvre, patiente, en général illettrée et non pas la « classe » au sens marxiste. Plus de 90% de la population de la Chine se range parmi ces ouvriers, paysans, soldats, petite bourgeoisie urbaine. Ce sont les forces vives du pays sur lesquelles il faut compter pour faire avancer la révolution. Même l'armée ne doit pas être coupée du peuple et ne doit jamais être une armée de métier, une élite sinon l'élite du peuple, en restant peuple.

Les similitudes sans doute nombreuses de l'idéologie marxiste et de l'idéologie maoïste doivent être lues selon une grille différente. Mao est un réaliste. « Le fait chinois l'emportait sur la théorie marxiste » (p. 98).

Le maoïsme n'est donc pas seulement un marxisme chinois ni un autre marxisme. « Il est autre chose que le marxisme » (p. 280). « Le maoïsme aura été un grand moment de l'histoire de Chine ; et Mao, un des grands de cette histoire... Un chef de même stature que les grands Empereurs de l'ancienne Chine » (p. 281). Mais à quel prix ? Il ne le cède en rien au marxisme le plus cruel en écartant les uns après les autres tous ses opposants par des purges sanglantes, les travaux forcés, les dénonciations. Mao lui-même déclarait, en 1956, avoir arrêté, exécuté ou mis sous surveillance deux à trois millions de personnes.

Ce livre, d'une rare lucidité d'analyse d'un phénomène extrêmement complexe, se présente de plus dans une expression littéraire des plus élégantes.

Henri-M. GUINDON, s.m.m.

Helmut MERKEL, *La pluralité des Évangiles* comme problème théologique et exégétique dans l'Église ancienne. Version française par Jean-Louis Maier, Coll. « Tradition Christiana », III, 23,5 × 16 cm ; Berne, Francfort s. M., Las Vegas, Peter Lang, 1978, XXIX-172 pp.

Une introduction bien nourrie (pp. VII-XXVI) présente d'abord le problème que pouvait susciter dans l'Église ancienne l'existence de quatre présentations différentes, voire autonomes, de la